Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 7

Artikel: L'utilité des oiseaux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220884

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nu dans le village. On le savait probe et homme d'initiative.

Quand elle reconduisit son nouveau régisseur jusqu'à la porte, Mlle Regard daigna faire quelques pas avec lui. Elle traversa la cour et s'arrêta devant la demeure de son fermier Poulain. Justement celui-ci était assis, en bras de chemise, sur la pierre à enchapler. Il vint respectueusement saluer sa propriétaire, qui lui présenta le nouveau régisseur en disant :

— Poulain, je vous présente M. Alexandre, qui veut bien se charger de mes intérêts ; j'espère que vous vous entendrez au mieux !

Et quand elle se fut retirée, Poulain déclara :

— Ah ! c'est vous qui êtes le nouveau régisseur !

Et il l'entraîna à la cave pour discuter plus à son aise.

A partir de ce jour, M. Alexandre fut très occupé. Après avoir licencié ses élèves, il descendait le raidillon et venait inspecter la ferme et le domaine. On n'abattait pas un arbre et l'on ne tondait pas la moindre haie sans le consulter. Quand on entreprit des travaux de drainage, ce fut lui qui leva des plans, fit un tracé, commanda les tuyaux, discuta avec les fournisseurs et obtint d'importants rabais. Le fermier réclamait-il des réparations aux étables, vite M. Alexandre demandait une expertise ; on consultait des maîtres d'état et, si les frais n'étaient pas trop élevés, on se mettait à la besogne. On transforma les étables, on installa un monte-charge et l'on acheta une faucheuse.

L'achat de cette faucheuse avait soulevé bien des objections de la part de Mlle Regard et de son notaire. Il faut dire qu'on était à l'époque où les premières faucheuses faisaient leur apparition dans le pays. On disait : « Ces machines, c'est bon pour les Américains. Que voulez-vous qu'on en fasse chez nous, avec nos champs en pente et nos prairies plantées d'arbres. »

Cependant, M. Alexandre avait tenu bon. Poussé par Poulain, il avait fait valoir aux yeux de la propriétaire qu'un domaine comme le sien avait une double utilité. Non seulement, il devait donner des récoltes, mais aussi servir de champ d'expérience, pour le plus grand profit des agriculteurs de la contrée. Et Mlle Regard avait cédé.

Le jour où la fauchause arriva à la gare voisine fut un grand jour. Poulain et M. Alexandre partirent ensemble juchés sur un char à bancs. La machine, toute battante neuve, descendit du vagon et fut attachée à l'arrière du char au moyen d'une corde solide.

Tout autour, on faisait cercle ; on examinait le couteau en dents de scie relevé de côté ; on jetait un coup d'œil à la bielle et un loustic se juchait sur le siège en criant : « Hé, fouette cocher ! »

Mais Poulain avait hâte de rentrer au village. Fier de disposer d'une machine qui ne lui coûtait pas un sou, il se réjouissait de faire une entrée triomphale. Il prit les rênes, fouetta la jument et partit. Partout sur les seuils des fermes, on accourait. Les paysannes, mains aux hanches, s'exclamaient :

— Mon Dieu, est-ce possible ! Quelle drôle de machine !

Le facteur qui faisait sa tournée eut un petit sourire ironique. Quant aux paysans, ils ne disaient rien. Dans la cour de la ferme où Poulain dételait son cheval, ils écoutaient les explications de M. Alexandre et hochaient la tête d'un air incrédule.

— Oui, oui, disait le syndic, vous parlez bien, monsieur le régent, vous parlez bien. Moi, j'attends de vous voir à l'ouvrage !

— On en fera l'essai demain, déclara Poulain en enlevant le harnais de son cheval.

***

Le lendemain, à la pointe du jour, Poulain, juché sur sa faucheuse, se dirigea vers le champ des Noyerettes, suivi de son domestique et de quelques curieux, parmi lesquels le syndic. Arrivé au bord du champ, le domestique faucha le premier andain et le fermier se mit à la besogne. Les chevaux n'avaient pas fait trois pas qu'ils s'arrêtaient brusquement. Au lieu de se laisser couper, le foin s'agrippait dans le couteau en touffes épaisses et il fallait reculer pour dégager la machine. Quand il manœuvrait à vide, le couteau aurait tondu toutes les prairies du monde, mais dès qu'on voulait le faire pénétrer dans l'herbe haute, il s'arrêtait soudain, on ne sait trop pourquoi.

Cependant, après plusieurs essais infructueux, Poulain parvint à faire la première fauchée. Arrivé au bas du champ, il allait crier victoire quand il vit son domestique abattre avec sa faux les touffes oubliées et corriger ainsi le travail lamentable qu'il venait d'achever.

— Ma foi, disait le syndic, au fermier, je crois que tu fais du travail de singe. Puis désignant du doigt la faucheuse :

— Tout ça, c'est de la boutique. C'est bon tout au plus pour les Américains !

Quelques minutes plus tard, M. Alexandre vint à son tour. Il invita Poulain à descendre, prit la burette, huila les rouages, examina attentivement le mécanisme et s'installa sur le siège.

Au premier moment, tout alla bien, quand brusquement, le couteau s'enfonça dans terre. M. Alexandre, d'un geste, le releva ; alors le couteau ne coupa plus que le haut des graminées. Ramené à niveau du sol, il faisait sauter les taupinières, projetant en l'air de la terre et des cailloux.

— Oh ! la, la, la, la, s'écriait Poulain, vous allez me casser toutes les dents du couteau !

Cependant, le régisseur persista et parvint à faucher la moitié du champ. A son tour, Poulain reprit les rênes et, profitant de l'expérience de son prédécesseur, il réussit à tondre nettement sa prairie.

Le syndic fut obligé de convenir que la faucheuse était une machine vraiment intéressante.

— Très intéressante, ajouta Poulain fièrement de son siège, seulement voilà il faut savoir la manier.

Puis jetant un coup d'œil narquois à M. Alexandre, il ajouta :

— Et pour la manier, il n'y a pas besoin d'avoir passé quatre ans à l'Ecole Normale !

Jean des Sapins.

Telle mère, telle fille. — Mlle l'institutrice n'aime pas que l'on bavarde en classe. Or, c'était là le travers d'une de ses élèves, la petite Yvonne. Après maints avertissements demeurés sans effet, elle décida d'inscrire sur le cahier de notes de la délinquante cette observation destinée à la famille : « Yvonne est trop bavarde. Elle cause toute la journée très bruyamment. »

Le lendemain, Yvonne rapporta le cahier. Son père y avait ajouté ceci : « Que diriez-vous, mademoiselle, si vous entendiez sa mère ! »

L'UTILITÉ DES OISEAUX

Voici, d'après les écrivains autorisés, un aperçu des oiseaux qui, par les services qu'ils rendent à l'agriculture dans nos climats, méritent d'être spécialement respectés.

Un de ces écrivains voudrait même qu'on les attirât dans les vergers par la préparation de nids et surtout par l'éloignement de leurs plus implacables ennemis les chats et les enfants :

1. Le corbeau et la pie mangent les vers blancs du hanneton.
2. La grive dévore les gros vers mous et les limaces.
3. Le merle perce à coups de becs les coquilles des gros limaçons et en fait sa proie.
4. Le bruant avale les guêpes comme des pilules.
5. Le moineau dine et déjeune de hannetons au printemps.
6. Le pic-vert ne frappe pas du bec contre les arbres pour les détruire, mais pour y chercher les cossus et les scolytes qui détruisent ces arbres.
7. Le rouge-gorge se nourrit de moucherons et de tipules.
8. Le roitelet se nourrit de vers et de cousins.
9. Le loriot se nourrit de sauterelles.
10. Le linot se nourrit de pyrales.
11. La fauvette se nourrit de pucerons.
12. Le bouvreuil se nourrit d'oestres et de chenilles processionnaires.
13. Le gripereau se nourrit de cloportes.
14. Le bec-figues se nourrit de criquets.
15. La bergeronette se nourrit de charançons.
16. L'étourneau se nourrit d'escargots et de sauterelles.
17. Le chardonneret dévore la graine de chardon, cette implacable ennemie de nos cultures.
18. L'ortolan recherche la vigne et dévore les insectes qui couvent sur les pampres et les tiges sans toucher aux raisins.
19. Les tourterelles se nourrissent de grains inutiles ou nuisibles.

Armorial des Communes vaudoises. — Dessins de Th. Cornaz. Texte de F. Dubois. Livraisons 13 et 14. Editions Spès, Lausanne. — Voici 32 blasons de plus à ajouter aux 192 déjà publiés dans l'**Armorial des Communes vaudoises**, et cela nous mène à un total de 224 armoiries de belle allure. La série qui sort de presse est l'une des plus pittoresques. De remarquables spécimens de la « ménagerie » héraldique y sont présentés : le Lion d'Arnex, le Loup de Corbeyrier, le Dragon de St-George, le Corbeau de Denens, l'Ecrevisse de Champmartin, le Coucou d'Essertes, le Roitelet de Villars-Burquin... Mais le « St-Cyriaque » de St-Cierges, « vêtu d'argent, la tête de carnation auréolée d'or, la main dextre tenant un rameau de sinople », maintient la paix entre ces animaux si divers, sous le sévère regard du « Soldat romain » de Poliez-Pittet. Et voici le règne végétal : les Epis de Penthéréaz, les Glands d'Essert-Pittet, les Sapins de Bière, Longirod et Treycovagnes, le Hêtre de Fey, le Chêne d'Echallens, le Tilleul d'Arrissoules et le raisin de Vallamand et de Lonay. La collection s'enrichit ainsi lentement de semestre en semestre.

UN BON COIFFEUR

JEREMIE, fils de Jean-Louis à Paul du bas des Bioux avait appris horloger dès l'âge de seize ans, puis, le métier ne lui plaisant plus, s'en était allé rouler sa bosse à droite et à gauche par le monde. Après avoir été simultanément laveur d'autos, commis épicier, plongeur chez Poccardi, à Paris, figurant à l'Odéon et chef de claque à l'Opéra, il avait échoué chez un coiffeur des boulevards, où moyennant vingt francs par jour et les bonnes mains, (alors, on payait largement) il savonnait les clients, ramassait les cheveux coupés et nettoyait le magasin. Il y resta deux ans, puis, un beau jour, la nostalgie du pays le prit et il décida d'y rentrer, pour retrouver sa Vallée, son joli lac et ses verts sapins. Il débarqua au Pont, non sans avoir versé trois larmes de joie à la sortie du tunnel et se fixa dans cette localité. Comme il fallait vivre et qu'en homme prudent avant tout, il s'était amassé un petit pécule, deux ou trois mille francs, il sous-loua un petit local qu'il divisa en deux parties. La première servit à un magasin de vente, cigares, cigarettes, allumettes, journaux, papier à lettre, ficelle de poste, etc. et la deuxième à un salon de coiffure. A l'extérieur une enseigne de dimensions respectables portait, peint en lettres d'or, « Au Figaro Parisien ». La clientèle ne tarda pas à affluer, car chacun le sait, il suffit de venir de l'étranger et d'être nouveau, pour avoir du succès et puis, après tout, c'était quand même un enfant du pays, qui avait su se sortir, se débrouiller et on en tenait compte.

A force d'avoir vu, Jérémie avait retenu quelque chose. Vous dire qu'il vous faisait des coupes de cheveux dernier cri et qu'il vous rasait sans douleur, serait exagéré, mais il avait une pommade pour glacer les cheveux et une façon de vous savonner le portrait, mes amis !

Parmi ses clients les plus assidus, se trouvait un nommé Pierre à Claude du Haut, qui venait tous les jours acheter son demi-paquet de Grandson et se faisait raser tous les samedis. Se faire raser était pour lui une corvée, car il avait une barbe de rouquin, rébarbative à la lame de rasoir la plus effilée. Aussi, quand il s'asseyait sur le fauteuil en cuir rouge, ce n'était pas sans appréhension. A son entrée, Jérémie avait froncé les sourcils, car il appréhendait autant que son patient, le moment qui les mettait face à face, le premier pour supporter et lui pour opérer et s'était mis rageusement à affûter son instrument. Après avoir savonné copieusement cet ami Pierre,